

été faites sur ces terres par de pauvres colons, auxquels ils ne roulaient alors les vendre qu'à des conditions très-onéreuses et et même impossibles. Le colon, souvent dépossédé même sans rémunération, a été obligé de prendre la route de l'exil.

30. L'absence ou le mauvais état des chemins. " J'ai vu de mes yeux, dit M. Marquis, des colons portant sur leur dos meurtri et couvert de blessures profondes, des fardeaux de 150 livres pesant, ensevelis dans des abîmes de boue, où ils seraient morts sans l'assistance de leurs compagnons de misère. "

40. La privation de secours religieux. " *Le chemin et la chapelle, c'est la colonisation.* "

50. Les charges énormes qui pèsent sur le colon dans le commencement de son établissement. Ce sont, entr'autres, le prix d'achat de la terre; la confection des bâtiments, tels que maison, grangé, étable, etc., des clôtures, fossés, chemins de front, ponts publics et particuliers; l'achat d'animaux pour la ferme, de voitures, d'instruments agricoles; les cotisations municipales et scolaires, etc., etc.

60. Le manque d'organisation. Jusqu'à aujourd'hui, la colonisation n'a été, pour bien dire, que l'œuvre de quelques particuliers. Ils ont fait des prodiges; mais, hors de la sphère où ils agissaient, tout est demeuré dans une complète inaction. Il faudrait donc que les efforts devinssent communs pour avoir de l'importance et déterminer des résultats durables; il faudrait que la colonisation fût une œuvre nationale, que tous y prissent part: le gouvernement, le clergé, le peuple.

70. Le peu d'encouragement donné à la colonisation jusqu'à ce jour. M. Marquis dit ici: " La colonisation n'a été encore que le résultat d'efforts et de sacrifices individuels. Le gouvernement a donné des argents pour l'ouverture des chemins, mais quasi à regret. " Il n'a donné que juste le quart de ce qu'il aurait fallu.

80. L'usure. Lorsqu'un habitant, par suite de maladie ou d'un accident quelconque, est privé de son revenu ordinaire, il est obligé d'emprunter. Qu'arrive-t-il alors? On lui prête assez volontiers, mais à un taux exorbitant. Le prêteur laisse à dessein accumuler les intérêts, puis bientôt viennent les poursuites, les saisies, les ventes par le shérif. Il ne reste plus au pauvre cultivateur, ainsi mal mené, d'autres ressources que l'émigration. La conclusion pratique, c'est qu'il faut de toute nécessité une loi qui fixe le taux de l'intérêt et aussi des banques agricoles.

90. Les accidents auxquels le colon est exposé, tels que les gelées, les incendies, etc.

100. Le luxe qui s'infiltré partout et prend des proportions colossales. Nos cultivateurs d'aujourd'hui veulent rouler carrosse, avoir de beaux meubles, de riches habits. Ils ne veulent plus se contenter des humbles et modestes produits de l'industrie domestique; ils les dédaignent et courent acheter chez les marchands de belles et fines étoffes, même des soieries. Les dettes croissent rapidement; incapables de solder leurs comptes, les cultivateurs ont à payer de gros intérêts qui finissent par les ruiner et les obliger de déguerpir.

110. La paresse. On travaille beaucoup, dit M. Marquis, pendant quelque temps, et on s'âne pendant une partie considérable de l'année. On emploie un temps important à la promenade, à la pipe, à la politique. Pendant ce temps, les travaux utiles sont négligés et la pauvreté vient à bride abattue.

120. L'éducation peu convenable que l'on donne aux jeunes filles dans nos campagnes. On gémit depuis longtemps sur ce mal qui tend à se propager de plus en plus. Aujourd'hui, on donne à la plupart des jeunes filles une éducation qui n'est nullement en rapport avec la position qu'elles occuperont plus tard dans la société, et on leur laisse ignorer les choses, les plus importantes, à savoir pour elles, notamment la manière de conduire l'intérieur d'une maison.

A propos de la colonisation, M. Marquis a mis le doigt sur plus d'une des plaies qui rongent nos campagnes; nous prions nos braves cultivateurs de prêter attention à ces graves paroles.

D'après une dépêche, en date du 2 décembre, M. Disraeli a donné à la Reine sa démission et celle de ses collègues. On dit que M. Gladstone a été mandé à Windsor, tout probablement pour la formation d'un nouveau ministère.

Les dernières nouvelles d'Europe nous apprennent la mort de M. Berryer, célèbre avocat français, et celle de Rossini, l'un des plus grands artistes de notre époque. M. Havin, le directeur politique du *Siècle*, a aussi terminé sa course ici-bas. Il a travaillé toute sa vie à la propagation du voltairianisme. On assure qu'il est mort chrétiennement; plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! Nous aurions été heureux d'apprendre qu'il eut autorisé quelqu'un à renier pour lui les abominables doctrines qu'il a professées dans le *Siècle*. Il ne l'a pas fait; cela seul nous empêche de croire à la sincérité de cette conversion, au moment de l'agonie. Nous ne voulons pas juger M. Havin: il a comparu devant Dieu, dont il s'est moqué toute sa vie, en voltairien qu'il était.

Importation du blé de la Mer Noire et de chevaux Percherons par M. Jos. Perrault.

Ce promoteur infatigable de notre agriculture canadienne vient d'offrir ses services à toutes les sociétés d'agriculture pour importer, à ses frais et à tous ses risques, du blé de la Mer Noire et des Percherons, qu'il promet d'aller acheter lui-même en Europe. Le prix convenu d'avance est de cinq piastres par minot pour le blé, et mille piastres pour les Percherons. Les remboursements se feront par les secrétaires des sociétés d'agriculture, sur des bons signés par eux, en faisant la commande.

Pour appuyer son appel, M. Perrault fait des réflexions justes sur la culture du blé en Canada. " Une des causes principales de l'appauvrissement de nos campagnes, dit-il dans sa *Revue Agricole*, numéro du mois de novembre, se trouve dans le faible rendement de la culture du blé depuis 20 ans. L'ancien grenier de la France, par une agriculture imprévoyante, est aujourd'hui insuffisant à nourrir les populations des campagnes. "

Il dit avec beaucoup de raison que cela vient principalement de ce que les labours sont trop minces, les terres pas assez ameublées, ni égouttées ni fumées, comme elles devraient l'être. (Il a oublié la mouche.) On cultive sur le même terrain plusieurs années de suite les mêmes grains ou les mêmes plantes sans engrais. On laisse pousser les mauvaises herbes. " Voilà, dit-il, autant de causes auxquelles il est facile de remédier pour tout cultivateur intelligent, énergique, connaissant son art, et en faisant une application vigoureuse. "

Enfin il se plaint du mauvais choix de la semence. " Invariablement, dit-il, le cultivateur sème le blé récolté sur son domaine. Peut-être cette semence est dégénérée, a souffert de la rouille, du charbon, est mêlée d'autres grains ou de graines de mauvaises herbes? N'importe, la semence est confiée à la terre avec le germe de toutes les maladies, et ce qu'il y a de surprenant, c'est que le sol, dans ces circonstances fâcheuses, rende même la semence. Cependant cette détestable routine s'est transmise de génération en génération depuis près d'un siècle. Toujours la même semence, toujours le même sol. "

Pour remédier à ce mal, M. Perrault recommande de semer du blé pur, bien venu, sain, offrant toutes les garanties désirables et en même temps ayant déjà fait ses preuves dans le pays. Il conclut en disant que le blé de semence ayant déjà donné de magnifiques résultats dans le Bas-Canada, est le blé de la Mer Noire importé directement d'Odessa.